

Le général Neigre, qui est le meilleur des hommes, et qui m'a pris en grande affection pour les quelques services que j'ai pu lui rendre, me demande de joindre un mot à ma lettre, et de vous envoyer sa photographie. J'ai accepté, comme bien vous pensez, d'autant plus que je suis convaincu que cette attention de sa part vous fera plaisir.

Ici un de nos rares régals est de manger de la choucroute.

Comme le général Neigre doit venir voir sa sœur à Metz, je lui ai promis que maman lui ferait un bon plat de choucroute avec l'accompagnement habituel de saucisse et de jambon.

Vous voyez que je ne me gêne guère, et que je vous engage pour l'avenir.

En attendant que vous teniez ma promesse, je vous embrasse.

H. L.

CVIII

Mexico, le 28 décembre 1866.

Tout se prépare pour notre départ, et la conséquence est qu'il n'y a plus d'acheteurs pour nos beaux chevaux arabes qui se vendaient si cher dans

le principe. Je ne tirerai donc rien, ou presque rien, de mes deux chevaux, ce qui change beaucoup les calculs de Marie sur ma petite fortune.

Mais c'est là une question qui, pour vous et pour moi, est d'une mince valeur comparée à la triste issue de notre expédition au Mexique, et aux complications européennes dans lesquelles se trouve engrené notre pays.

Ici, nous, les résidents étrangers, et les Mexicains, tous nous avons passé par toutes les phases de l'attente, de l'incertitude, de l'anxiété et du dégoût.

Maximilien ayant quitté Mexico voulait abdiquer à Orizaba.

Il avait posé pour cela certaines conditions qui auraient été acceptées par le triumvirat composé du maréchal, de M. Dano, ministre de France, et du général Castelnau.

Il paraît certain que le maréchal, après avoir donné son assentiment et sa signature à ces conditions, aurait écrit, en dehors des deux autres triumvirs, à Maximilien pour l'engager à rester.

Maximilien, se basant sur trois lettres du maréchal (lettres que je n'ai pas vues, bien entendu), a fait son manifeste d'Orizaba qui a été publié juste au moment où les envoyés américains débarquaient à Vera-Cruz.

Ceux-ci, apprenant la situation, se sont immédiatement embarqués, et on attribue à ces circonstances la note du 23 novembre que M. Seward a écrite à son ministre à Paris, M. Bigelow.

Si cette note insultante est la conséquence des conseils donnés à l'empereur par le maréchal, je

trouve que ce dernier s'est placé dans une bien fausse position à l'égard de son gouvernement.

Je ne discuterai pas ici le plus ou moins de vraisemblance de tout ce qu'on reproche au maréchal. Je me bornerai à déplorer qu'un maréchal de France se soit mis dans une position telle que les calomnies les plus odieuses et les plus invraisemblables soient acceptées, et se répandent partout comme vraies.

L'empereur après son fameux manifeste d'Orizaba est arrivé à Puebla.

MM. Dano et Castelnau, qui se seraient séparés du maréchal, assure-t-on, se sont rendus à Puebla pour décider l'empereur à abdiquer.

Celui-ci les a reçus avec des fins de non-recevoir. Son intention est de se maintenir au Mexique, en s'appuyant sur le parti clérical, qui lui aurait promis ou donné trois millions de piastres ou quinze millions de francs.

Comme vous le voyez, c'est une faible ressource, et je ne crois pas que malgré les hauts talents militaires des Marquez, Miramon, Mejia et autres, il ait jamais pu penser qu'il pouvait se maintenir après notre départ.

En supposant qu'à la tête du parti clérical il puisse lutter contre le parti libéral, il est évident que les Américains n'y trouveraient pas leur compte, et qu'ils soutiendraient les libéraux d'une manière assez efficace pour leur donner le dessus.

Je pense donc que Maximilien ne s'est proposé qu'un but : rester jusqu'au dernier moment pour nous empêcher de rien laisser derrière nous, s'embarquer avec notre avant-dernier convoi, et faire en

sorte de rendre notre sortie du Mexique aussi honteuse que possible.

Cependant un bruit de ce matin ferait croire que Maximilien a modifié ses idées : que dans deux ou trois jours, il va revenir à Mexico pour y faire une solennelle abdication par laquelle il remettrait le Mexique entre les mains de la France qui le lui avait donné.

Bien que le cadeau soit assez embarrassant, cette solution serait encore la meilleure, car elle nous laisserait le temps de nouer une entente avec les Américains, et d'établir à Mexico une junta de notables à laquelle on remettrait la direction des affaires, jusqu'à ce que le pays eût prononcé.

Pour ce qui me concerne, notre division auxiliaire est licenciée à dater du 1^{er} janvier. Le général Neigre tombe en disponibilité, et je suis rappelé provisoirement à l'état-major général, d'où je serai envoyé probablement dans le courant de janvier à Paso del Macho ou à Vera-Cruz pour les embarquements. Cette nouvelle mission qui m'attend ne me retardera guère, et je vous avoue que, bien qu'on ne m'ait pas consulté, je ne suis pas fâché d'arriver en France seulement à la fin de l'hiver.

Cette lettre vous parviendra le 1^{er} février si le courrier marche bien. Vos prochaines nouvelles me trouveront sans doute à Vera-Cruz.

Mais dans la crainte que je sois déjà embarqué, faites votre lettre aussi insignifiante que possible, vous bornant à me parler de votre santé. En tout cas ce sera la dernière fois que vous m'écrirez.

J'ignore encore sur quel bâtiment je m'embar-

queroi; cela sera soumis aux circonstances. Bien que l'on soit très mal à bord des transports de l'Etat, mon intention est de m'embarquer sur un de ces transports, si comme par le passé ils touchent à New-York.

En attendant je vous embrasse et vous dis à bientôt.

H. L.

CIX

Mexico, le 9 janvier 1867.

D'après votre dernière lettre, qui ne m'est arrivée qu'hier, parce que le courrier, ayant le choléra à bord, a été obligé de faire une longue quarantaine à la Havane, et aussi d'après d'autres lettres, nous voyons qu'en France vous croyez notre position encore bien plus mauvaise qu'elle ne l'est.

Pour ce qui concerne notre sûreté, c'est-à-dire la sûreté de l'armée, il n'y a rien à craindre. Les bandes se bornent à suivre nos courriers sur les côtés de la route, mais se tiennent toujours à des distances respectueuses, parce qu'elles savent ce qui arriverait si elles osaient nous attaquer.

Il faut dire aussi que toutes les précautions sont

prises. Tous les convois d'évacuation sont toujours composés solidement, et les derniers le seront encore davantage.

Les dates de nos départs ne sont pas encore fixées d'une manière précise.

Le général de Castagny a dû quitter Queretaro le 8, et emmener avec lui les dernières troupes; il arrivera à Mexico le 14 ou le 15.

Les départs se précipiteront encore.

Vous savez que je suis rentré à l'état-major général avec lequel je partirai sans doute vers le 20.

Le général Osmont ira à Vera-Cruz pour les embarquements, et moi je resterai avec deux officiers à Paso del Macho, à la tête de ligne du chemin de fer.

Nous avons craint pendant longtemps d'emmener avec nous le vomito qui persistait à Vera-Cruz. Mais il a complètement disparu depuis quinze jours, et on est sûr qu'il ne reparaitra pas avant l'époque habituelle.

C'est un grand point, car il eût été par trop triste, pour couronner l'œuvre du Mexique, d'avoir la fièvre jaune en mer et de la rapporter en France, dans nos ports.

Vous devez être fixés maintenant sur les tergiversations de l'empereur.

Il est de retour à Mexico depuis huit jours, et complètement livré à Marquez, Miramon et au parti clérical.

Ceux-ci multiplient leurs efforts.

La levée d'hommes et de chevaux marche comme dans les plus beaux jours du Mexique. On loue les

hommes dans les rues, et on prend les chevaux dans les écuries.

Peut-être ce parti pourrait-il se soutenir si les Américains n'appuyaient pas les libéraux.

Ce retour de l'empereur ne fait que hâter notre départ, et nous amener de nouvelles complications.

Le parti Marquez nous déteste, et nous le fait bien voir. Les ordres que donne le maréchal pour faire rentrer les soldats français que nous avons placés dans l'armée mexicaine, ne sont pas exécutés.

Dans des conversations particulières qui nous ont été rapportées, Marquez et les autres ont traité le maréchal de la manière la plus grossière.

Le pauvre maréchal a sur les bras des difficultés de toute nature. On donne comme complète sa brouille avec le général Castelnau et le ministre de France. Ces derniers l'auraient fortement *abîmé* auprès de notre empereur.

Ceci, bien entendu, est sous toutes réserves et doit rester entre nous.

Ce que l'on ne peut se dissimuler, c'est la façon, désastreuse pour notre honneur, dont nous rentrons.

Que Dieu, qui protège la France, nous donne une belle revanche en Europe.

Je vous embrasse. A bientôt.

H. L.

CX

Mexico, le 27 janvier 1867.

Nous rentrons, il n'y a plus à en douter. Chaque jour nous acheminons des convois sur la route de Vera-Cruz.

Ces convois sont accompagnés d'un tas de malheureux Français. Comme toujours, ceux qui sont dénués de toutes ressources sont peu aidés, tandis qu'on prodigue les moyens de transport à d'autres qui ont fait fortune, et qui ne s'en vont que pour ce motif.

Bien que nous soyons à la veille du départ, on est encore à se demander si l'empereur part ou reste.

On dit que le maréchal s'entend avec Porfirio Diaz pour lui remettre la capitale; mais on dit tant de choses qu'on ne sait plus que croire.

Juarez de son côté vient de rendre un décret par lequel il défend à tout Français d'avoir un commerce de détail, ce qui émeut beaucoup nos compatriotes qui aiment mieux courir toutes les chances en restant ici que de rentrer en France sans sou ni maille. Ils sont là comme des moutons qui attendent le couteau.

C'est bien triste de voir que l'unique résultat de

notre si longue campagne est de nous en aller honteusement, sans seulement trouver quelqu'un qui veuille traiter avec nous, et de laisser nos nationaux sans aucune garantie.

Le 10 du mois prochain, il n'y aura plus un soldat français au Mexique. Je pars le 2 avec le général Osmont pour nous rendre à Vera-Cruz pour les embarquements.

Je resterai, comme je vous l'ai dit, à Paso del Macho. Ce sera une grosse opération de rembarquer tout ce monde et tout ce matériel en si peu de temps, surtout en cette saison de l'année où les vents du nord sont si terribles et si fréquents à Vera-Cruz.

Un point important est déjà acquis, c'est la disparition du vomito à Vera-Cruz; le choléra qui était dans les Antilles tend aussi à disparaître, de sorte que nous avons toutes les chances d'éviter l'épidémie. La Providence, qui nous a déjà tant éprouvés, nous devait bien une compensation.

Ce que je vous dis est au point de vue de l'armée, et non pour vous rassurer sur mon compte, car je ne crains rien. Je me porte toujours parfaitement bien, et avec l'hygiène à laquelle je me sou mets, je suis sûr d'échapper à toute maladie épidémique.

Il ne nous faut plus qu'un peu de patience; mais plus le moment de la réunion approche, plus, je l'avoue, j'en suis dépourvu.

Heureusement nous allons faire quinze jours de route qui vont me distraire.

Je vous embrasse et vous crie à bientôt.

H. L.

CXI

Orizaba, le 41 février 1867.

Je viens d'arriver à Orizaba, et je vous écris à la hâte ces quelques mots pour les remettre au courrier qu'on attend d'un instant à l'autre.

Nous avons fait bonne route; je me faisais une vraie fête de voir les Cumbres que je ne connaissais pas. A mon grand regret nous avons été saisis par une tourmente de brouillard glacé, tellement épais que c'est à peine si on voyait pour se conduire. De plus nous étions gelés, et après avoir fait onze lieues nous devions bivouaquer dans un sale petit village indien.

J'ai décidé le général Neigre à faire encore trois lieues de plus pour aller jusqu'à une grande hacienda, où nous avons trouvé une bonne cheminée, et où nous avons passé une nuit excellente.

Mexico a été définitivement évacué le 5 à dix heures du matin. Il paraît qu'en voyant défiler les dernières troupes, les Mexicains aussi bien que les étrangers étaient tous d'une grande tristesse.

Cependant jusqu'ici l'ordre n'a pas été troublé.

Les troupes mexicaines de Maximilien commandées par Miramon viennent de prendre Zacatecas

après un combat acharné, et ont mis en déroute Juarez et toute sa troupe. Il serait curieux que Maximilien pût se soutenir sans nous, et maintenant je commence à croire qu'il y parviendra, à moins que les Etats-Unis ne se mettent de la partie.

Quant à nous, nous quittons le Mexique avec le regret d'avoir fait beaucoup plus de mal que de bien à ce malheureux pays.

Le maréchal a soulevé contre lui l'animadversion de tout le monde par sa conduite tortueuse et le résultat auquel il est arrivé.

Les calomnies de toutes sortes pleuvent sur lui. Je crains fort qu'il ne se soit préparé une triste rentrée en France.

Nous n'attendons plus pour partir que l'arrivée des bateaux. Nous attendrons cette arrivée à Orizaba.

Comme je vous l'ai déjà dit, je resterai à Paso del Macho pendant que le général Osmont ira à Vera-Cruz.

Toutes les mesures ont été prises pour que l'embarquement s'effectue rapidement, et dans les meilleures conditions possibles.

Je m'embarquerai le 15 mars, et dans deux mois jour pour jour, je serai auprès de vous.

En attendant ce moment tant désiré, je vous embrasse.

H. L.

CXII

Paso del Macho, le 2 mars 1867.

C'est le commandant supérieur de Paso del Macho qui vous écrit, et je vous assure que, depuis le 16 février qu'il occupe cette position, la peine et les ennuis ne lui ont pas manqué.

Tout le corps expéditionnaire m'a passé par les mains, soit pour l'embarquer sur le chemin de fer, soit pour le diriger par terre.

J'ai embarqué hier matin le maréchal avec toute sa famille; j'ai passé toute cette nuit au chemin de fer comme les quatre précédentes.

J'ai expédié à Vera-Cruz presque tout ce qui me restait; je n'ai plus qu'un train à former si on m'envoie les wagons, et ce soir j'évacue Paso del Macho avec le dernier Français, car c'est nous qui formons l'extrême arrière-garde.

Les libéraux sont de l'autre côté de la rivière, à un kilomètre de nous; ils nous regardent, nous les regardons, et tout se borne là.

Il y a tout lieu de croire qu'ils ne nous diront rien, et qu'ils n'entreront dans cet affreux village de Paso del Macho que lorsqu'ils entendront le sifflet de mon dernier train.

Si je me suis donné beaucoup de peine et de mal ici, je ne le regrette pas, parce que d'abord j'ai rendu de bons services, et ensuite parce que je suis apte à une nouvelle carrière, celle de chef de gare, dans le cas où je perdrais la mienne.

Malgré toutes mes fatigues, ma santé est toujours bonne. Notre état sanitaire est meilleur que nous ne pouvions l'espérer vu la grande agglomération.

Le 8, au plus tard, si nous n'avons pas le vent du nord, il n'y aura plus un soldat français sur le sol mexicain.

Je m'embarquerai un des derniers sur la *Floride*, de la Compagnie Transatlantique, et j'arriverai probablement un des premiers à Saint-Nazaire.

Je vous embrasse à la hâte.

H. L.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	1862	Pages.
Vera-Cruz — 15 octobre.....		1
<i>Colonne de Bertier, de Vera-Cruz, par Cerro-Gordo, à Perote :</i>		
Santa-Fé — 25 octobre.....		3
Puente Nacional — 31 octobre.....		5
<i>Combat de Cerro-Gordo :</i>		
Jalapa — 10 novembre.....		6
Jalapa — 19 novembre.....		9
Jalapa — 6 décembre.....		12
Jalapa — 9 décembre.....		18
Jalapa — 9 décembre, à Mademoiselle Pauline G.		18
Jalapa — 13 décembre.....		21
Perote — 23 décembre.....		22
 1863		
Perote — 5 janvier.....		32
<i>Passage à l'état-major de la division Douay et marche sur Puebla :</i>		
Quecholac — 21 janvier.....		36
Quecholac — 4 février.....		39
Acacingo — 20 février.....		42
Acacingo — 28 février.....		43
<i>Siège de Puebla :</i>		
Sous Puebla — 31 mars.....		49
<i>Prise du Pénitencier de San Xavier :</i>		
Pénitencier de Puebla — 18 avril.....		54